

« CENT JOURS »

SOMMAIRE

Prologue	Pages 2 à 8
I. Cent Jours pour faire le point	Pages 9 à 20
II. Cent Jours pour me souvenir et avancer	Pages 21 à 34
III. Cent Jours pour comprendre	Pages 35 à 44
IV. Cent Jours pour analyser	Pages 45 à 71
V. Cent Jours pour recommencer	Pages 72 à 89
VI. Cent Jours pour témoigner	Pages 90 à 100
VII. Cent Jours pour ressasser	Pages 101 à 110
VIII. Cent Jours pour m'affirmer	Pages 111 à 139
IX. Cent Jours pour pleurer	Pages 140 à 152
X. Cent Jours pour raconter	Pages 153 à 172
XI. Cent Jours pour rendre hommage et dire Merci	Pages 173 à 183
XII. Cent Jours pour refermer le livre	Pages 184 à 197
Épilogue - Le Cent Unième Jour	Pages 198 à 218

Prologue

Une délivrance, un exorcisme... Je ne saurais trop comment qualifier ma démarche. Cent jours pour mettre bas mon passé afin de définitivement mettre le cap sur l'avenir.

C'est une drôle d'idée ça. Mettre bas son passé en même temps qu'on accouche d'un enfant. A peu de choses près, il reste cent jours avant la naissance de Pierrot, notre troisième enfant. Et cette grossesse aura mis en lumière tellement de choses en moi, m'aura renvoyée à tant d'événements du passé. Bien plus que ne l'ont fait mes deux premières grossesses, c'est cela qui m'étonne tant. Tellement d'interrogations sur ma propre vie d'enfant et d'adolescente ; des images de Maman me reviennent si souvent, quasiment chaque nuit en rêve. Alors qu'elle est sûrement quelque part au ciel, à veiller sur la famille qu'elle a laissée derrière elle.

La maternité nous renvoie si souvent à notre propre enfance, elle nous fait grandir, nous fait effectuer une mue indispensable du corps et de l'âme. Je pense qu'on ne s'en rend réellement compte qu'avec du recul, c'est peut-être pour cela que j'y pense autant cette fois-ci. Les images de Maman me renvoient à Pappa et à ce nœud d'incompréhension qui nous empêche de communiquer depuis si

longtemps. Non, ce n'est ni une faute de frappe, ni une faute d'orthographe. J'ai bien écrit Pappa avec deux « p ». Mon père est en effet suédois, et nous a toujours appris à lire et à écrire Pappa avec les deux « p » à l'instar de ce qu'il a appris dans sa langue maternelle. Penser à Pappa me fait penser à mon frère et à toute cette famille avec laquelle j'ai tellement de mal à prendre du recul, alors que moi-même je suis à la tête de ma petite tribu avec Gildas. Petite tribu sur le point de s'agrandir, à notre grand bonheur bien sûr.

J'ai un certain nombre d'idées sur les causes de cet imbroglio dans ma tête, causes que je vais certainement être amenée à développer, mais les circonstances, elles, sont irréfutables : Je me retrouve à 33 ans, installée dans un petit village des Pyrénées Atlantiques depuis un mois, nouvelle émigrée d'une région qui fait rêver beaucoup de monde, à savoir la Côte d'Azur, et dont la mentalité nous a pourtant fait fuir. Nous vivons comme nous l'avons toujours voulu : dans une belle maison au milieu des champs, veinée de bois et de poutres apparentes, et dont l'immense cheminée crépite bien souvent pour nous réchauffer de ses flammes joyeuses. Nous sommes tranquilles, isolés. Mais pas isolés dans le mauvais sens du terme, non. À l'abri dans notre bulle devrais-je plutôt dire. Et je me retrouve donc seule dans cette immense maison quatre jours par semaine, les filles étant

à l'école du village et mon homme au travail. Je n'ai pas de voiture. La situation est nouvelle pour moi. Coincée à la maison pourrait-on dire... Oui, mais pourquoi ? C'est cette question qui me taraude depuis plusieurs jours, voire semaines, et qui m'a amenée à m'en poser une autre non moins importante : qu'allais-je faire de tout ce temps ? Voilà deux questions auxquelles il n'a pas été évident de répondre pour moi.

Si notre famille avait atterri là, dans de telles circonstances, ce n'était pas le fruit du hasard, mon époux et moi le savions très bien dès le départ. Non, ce n'était pas tant ça la question. Ce que je voulais savoir, c'était pourquoi tous les ennuis sans fin, que nous rencontrions depuis des années, et dont nous espérions secrètement nous débarrasser grâce aux 800 kms que nous mettions entre la Côte d'Azur et le Béarn, oui pourquoi ces ennuis ne faisaient que croître depuis notre arrivée ici, nous conduisant à une détresse morale de plus en plus difficile à supporter. Pourquoi payer encore les erreurs du passé ? N'avions-nous pas assez payé déjà ? Et pourquoi partir si loin pour nous retrouver dans une situation pire encore, avec l'isolement en prime, ainsi que la séparation d'avec tous les amis que nous avions laissés derrière nous ? Cela devait bien voir un sens, que je me tuais à chercher depuis des semaines.

Et, cerise sur le gâteau, je me retrouvais de surcroît à ne plus pouvoir bouger de la maison une grande partie de la semaine, seule entre mes murs.

Il fallait que je trouve pourquoi. C'eût été trop facile de se laisser porter par les circonstances, d'accepter les événements sans me remettre un tant soit peu en question ou sans chercher à apporter un début de réponse à ces questions. Cette solitude, cette détresse, je devais les mettre au service de quelque chose. Intérieurement, je connaissais bien la réponse. Il fallait juste la reconnaître, puis l'admettre.

Et si c'était le moment que je devais mettre à profit pour me remettre à écrire ? D'aussi loin que je me souviens, j'avais toujours aimé écrire, j'en avais même longtemps eu besoin, l'écriture devenant un exutoire. Un moyen de me chercher. Mais j'avais abandonné cette pratique depuis tellement de temps. Par peur sans doute. Savais-je encore écrire ? Écrire comme avant ? Cet essai que j'avais écrit à 16 ans, et qui était ma première réelle tentative, il était soigneusement enfermé dans sa pochette de feuilles d'écolier, dans mon ordinateur aussi. « Marine et Marinette » avait beau être mon premier écrit, j'ai toujours été persuadée que je ne saurais plus écrire comme je l'avais

fait à l'époque, avec toute l'intensité qui caractérise ces 50 pages. Je m'étais ensuite essayée aux poèmes, aux essais, même à un début de roman. Mais j'avais fini par tout laisser tomber. Et c'est tellement difficile de reprendre, plus de dix ans après. Peur de ne plus savoir, de ne plus pouvoir.

Or il se trouve que l'exutoire de l'écriture m'apparaît aujourd'hui indispensable à ma bonne santé morale. C'est pour cela que je parlais un peu plus tôt de mettre bas mon passé pour me tourner vers l'avenir, le cœur délivré. Coucher mon passé dans l'écriture, le revivre au fil des phrases, pour finalement mieux tourner la page. Mettre un point définitif à la souffrance, à la lourdeur qui accompagnent depuis si longtemps ce regard sur le passé. Je voudrais ne ressentir qu'une douce mélancolie à l'évocation de mes plus jeunes années, à la pensée de mes parents, de mon frère, de cette famille de souche. Pouvoir jeter un bref regard par-dessus mon épaule, regarder quelques photos, esquisser un petit sourire mélancolique à cette évocation, et rouvrir les yeux sur le monde qui m'entoure, sur mon mari et mes deux filles, apaisée et non plus angoissée.

La détresse morale que je traverse aujourd'hui ne serait-elle pas salutaire ? N'est-ce pas elle qui allait me permettre, avec sa comparse

la solitude, de faire face à mon passé pour mieux faire la paix avec lui ? C'était la seule réponse valable en tous les cas que je peux apporter aujourd'hui aux questions que je me pose depuis des semaines.

Me voici donc devant ma page blanche. Non plus avec ma plume comme à l'époque, mais devant un écran et un clavier. C'est moins romantique, soit, mais les mots défilent ainsi plus vite sous mes doigts, m'aidant à n'en perdre aucun.

Les débuts sont laborieux, je le reconnais. J'ai du mal à retrouver la fluidité que j'ai pu connaître au fil des mots il y a quelques années. Mais je m'accroche et je continue. Je sais que cette mue de mon âme est indispensable.

Pas facile donc. Je me jette à l'eau sans savoir où je vais, qui je vais rencontrer sur ma route, quel autre moi je vais trouver dans mon miroir une fois la mue finie...

Cent jours. Je me suis fixé ce délai pour atteindre l'autre rive, celle de mon jardin d'Eden intérieur. Tiens, c'est au moment où je tape ces quelques mots que Pierrot se rappelle à moi, un petit coup de pied par ci, une petite tape par là. Il me soutient à sa manière et m'encourage. Petit sourire, je continue.

Je veux que la naissance de notre fils coïncide avec ma re-naissance.
Je suis née de chair en 1969, je suis née de l'Esprit lors de mon
baptême à la Veillée Pascale 2001, il ne me restait donc plus qu'à
renaître à moi-même.

Cent jours pour...

Chapitre Un

Cent jours pour faire le point

Gildas... Tu es la première personne à qui je pense devant mon clavier. Il est 22h16, et tu n'as eu de cesse de toute la soirée de me soutirer des renseignements sur ce que j'écrivais, tu as tout essayé pour que je te fasse lire ne serait-ce que la première page. Je ne t'ai rien révélé ce soir. Pas encore, il est trop tôt. Je viens juste de trouver le courage de me jeter à l'eau et te montrer les balbutiements de Cent jours équivaldrait à m'ouvrir à ta critique, très constructive je le sais bien, et à ton influence, pour la suite des pages. Je sais que nous ne nous cachons rien d'essentiel, que nous sommes très curieux tous les deux, et que cela va vite virer au supplice de tantale pour toi. Mais comprends-moi : pour l'instant j'ai besoin d'être seule avec mes pensées, le temps de trouver ma route, le temps de donner le ton à mon écrit.

Qu'étais-je en train d'écrire dans le fond ? Un livre, un roman, un essai ? Comment qualifier ma thérapie par les mots ? Marie Cardinal avait tout simplement appelé la sienne « Les Mots pour le dire ». Quelle œuvre époustouflante, je me sens bien petite à côté. Comment pouvais-je décrire ce que je commençais à écrire ? Franchement, je

n'en avais encore aucune idée. Je savais tout au plus que je l'abordais comme un Journal, un Carnet de Route. Le reste s'écrivait au fil du clavier et n'avait pour le moment aucun besoin urgent de qualificatif.

Tu seras mon premier lecteur Gildas, n'aie aucun doute là-dessus. Aie juste la patience d'attendre que je me sente prête et assez forte pour cela !

Gildas. Mon mari depuis plus de six ans maintenant. Tu as été à la base de ma « métamorphose ». C'est toi qui as bousculé tout mon petit monde d'idées reçues, qui as donné le premier coup de pied dans ma fourmilière, si bien ordonnée en apparence. Tu vois, plus de sept après notre rencontre, j'en suis encore à chercher comment remettre les différents morceaux dans le bon ordre. Mais je pense avoir parcouru déjà une grande partie du chemin, avec et surtout grâce à toi. C'est maintenant seule que j'entame la dernière ascension. Mais, mon Dieu, que cela en vaut la peine. Celle que je verrai dans ma glace une fois la dernière mue tombée, et bien ce sera réellement moi. La véritable Tania, et non pas celle qui a été façonnée par ses parents, sa famille, ses amis. Ni même par toi.

Ce soir, pour te faire patienter, je t'ai donné à lire le deuxième essai que j'avais écrit, juste après « Marine et Marinette ». Pas du tout dans

le même style grave que le premier, plutôt enlevé et gai je pensais. Je l'ai écrit à vingt ans et y décrivais une version un peu édulcorée de ma vie de l'époque : la jeune fille en fleur et sa meilleure amie, leurs préoccupations, leurs aventures, tout cela sur le ton de la plaisanterie. Je ne sais pas pourquoi, mais je savais d'avance que tu n'aimerais pas. Tu n'as jamais accroché avec ma petite vie tranquille et gâtée d'alors, n'est-ce-pas ? Tout était trop facile, trop lisse, trop « 15ème ou 16ème arrondissement » à ton goût. Toi qui avais tellement dû te battre et travailler jeune pour obtenir ce dont tu avais envie, toi le gamin des faubourgs de banlieue. C'est vrai que nos mondes ne se ressemblent pas, que rien ne nous destinait à nous entendre et à nous unir. Mais la vie est bien étonnante parfois et réunit des êtres qu'apparemment tout sépare. La Vie ou autre chose...

Si je n'avais pas croisé ta route un jour de 1994, je pense que j'en serai aujourd'hui encore au même point, bien au chaud dans mon studio du 15ème arrondissement, protégée par mes parents, persuadée que tout est merveilleux dans le plus beau des mondes. À me cacher des réalités en fait. Car en presque huit années de vie commune, tu m'en auras montrées des réalités, notamment sur cette famille que je croyais tellement unie, aimante et exceptionnelle. Toute cette immense tribu européenne qui constituait ma famille paternelle, et

cette famille maternelle assez atypique. À mes yeux, tout le monde était beau, tout le monde était gentil. Et moi en tête... Très vite tu as su deviner ce qui se cachait derrière cette façade tellement policée et souriante. Tu as su deviner la vérité derrière l'hypocrisie. Et mon Dieu que j'ai eu du mal à te croire. Il m'en a fallu du temps pour me rendre compte que tu avais tout vu, tout senti dès le départ. J'ai lutté contre la vérité que tu cherchais à me faire voir. Je l'ai refusée si longtemps.

Mais les événements, le cours de la vie et les années ont peu à peu fait vaciller mes certitudes : j'ai commencé par accepter certaines choses avec ma raison, et je pense en être aujourd'hui arrivée à les reconnaître avec le cœur.

C'est de cette fracture familiale que je veux accoucher aujourd'hui, pour faire la paix avec mes parents, mon frère, mais avant tout avec moi-même. La paix dans mon esprit et dans mon cœur, pour pouvoir vivre sereine ma propre vie d'épouse et de mère.

Alors un grand merci à toi Gildas, merci de t'être arrêté sur ton chemin, de m'avoir tendu la main, d'avoir entrecroisé tes doigts aux miens, de m'avoir acceptée telle que j'étais, sans néanmoins tout me passer. Merci de m'avoir aidée à évoluer, de m'avoir poussée hors du nid douillet dans lequel je me cachais si bien. Merci de m'avoir

épousée, de m'accompagner tous les jours depuis sur le chemin de notre vie. Et par-dessus tout, Gildas, merci de m'avoir donné deux magnifiques petites filles, Marie et Lyson, sans compter le petit bout d'homme qui ne vas pas tarder à quitter la chaleur du ventre maternel et venir agrandir notre belle famille.

Ce matin, j'ai fait signer à Marie la petite carte que nous avons envoyée à l'occasion de la naissance de Soraya, la fille de mon père. Curieux comme j'ai du mal à la considérer comme ma demi-sœur. Elle est la tante de mes enfants, et c'est pourtant ma fille qui lui écrit « Bienvenue et Bisous » sur une carte de naissance. La vie prend un cours tellement curieux parfois, si sinueux.

La vie n'est déjà pas facile en soi quand elle suit un cheminement auquel on s'attend. On sait plus ou moins dans quelle direction on s'en va, parfois il y a des crues, on se retrouve inondés, ou alors on traverse des périodes de sécheresse, et plus rien ne pousse à l'ombre de nos figuiers. Mais c'est le chemin de la vie, nous le savons tous, et nous essayons tant bien que mal de suivre.

Ainsi je pense à nos premières années de mariage : ma famille qui ne t'accepte pas car tu dénotes dans le bon ton bourgeois qu'est le sien, tu es trop nature, tu essayes trop de t'intégrer et on te taxe presque

d'hypocrisie, en tous les cas on t'accuse de prendre l'attitude du commercial qui veut se vendre. Tu n'es pas assez bien pour moi, en somme. Tu seras le premier à constater la réaction de ces bien-pensants. Ça me fait de la peine, je lutte contre cette image qu'ils ont de toi, je crie, je menace de ne plus voir quiconque ne m'acceptera pas sans toi, je défends mon bout de lard, si je ne t'offense pas en employant ces mots !!! La naissance de Marie, notre cadeau de nuit de noces (et quel beau cadeau !), tout juste neuf mois après notre mariage commence à apaiser les esprits, je me rapproche de Maman, en devenant mère à mon tour. Bref tout cela constitue le cours normal de la vie, avec ses méandres et ses détours, et nous arrivons tous à nous y adapter plus ou moins bien.

Quand je dis que le lit de la rivière devient sinueux, je parle d'événements réellement soudains, brusques qui surviennent, et qui interrompent le cours normal de la vie. La maladie, puis la mort de Maman en moins de huit mois par exemple. Nous avons « fêté » sa mort le jour du premier anniversaire de Marie. Justement pour que ce jour reste une fête, pour que la vie continue malgré tout. Outre la peine que cette mort injuste d'une femme de 50 ans nous a tous causée, elle aura été le révélateur de tout ce qui n'allait pas dans la famille.

On s'attendrait à ce que les membres d'une famille touchée par le deuil se rapprochent, resserrent leurs coudes pour se soutenir mutuellement. Peut-être dans des familles dites « normales », pas dans la mienne... Tout est allé à vaux l'eau du jour où Maman n'a plus été là. Il faut croire que malgré tout c'était elle le ciment de la famille, elle qui tenait son petit monde serré dans ses bras, pourtant alourdis d'angoisses et fatigués des combats menés. Bref, mes relations avec Pappa se sont nettement dégradées depuis ce jour, les affrontements se sont multipliés, jusqu'à mener à la rupture, Marie devait avoir 2 ans ½. Nous n'arrivions tout simplement pas à communiquer, à faire valoir chacun notre point de vue sans nous faire mutuellement du mal. Puis au fil des mois, et sous la pression familiale, les choses se sont peu à peu remises. Il faut dire que la naissance de notre petite Lyson, trois ans après celle de sa sœur a aussi conduit à un semblant de paix. Mais la brèche creusée dans ce qui m'unissait à Pappa n'a jamais réellement été colmatée. Nos relations étaient toujours teintées de ce je ne sais quoi d'affrontement secret, de froideur cachée et pourtant si perceptible, de gêne et de superficialité. Je n'ai jamais su comment décrire ce que je ressentais en présence de mon père durant cette période, mais ce que je sais de manière certaine, c'est ce goût d'insatisfaction que laissaient ces échanges en moi. Échanges pas si

fréquents, car nous vivions à plus de 1000 kms l'un de l'autre. Et je ressentais la même chose en présence de mon frère. Lui pourtant vivait à 20 kms de chez nous. Cette gêne n'était donc pas proportionnelle aux kilomètres qui nous séparaient. C'était la famille qui créait ce malaise chez moi, cela me semblait évident.

Cela ne vous est-t-il jamais arrivé ? Dans une situation donnée, vous savez que quelque chose cloche, vous le ressentez dans votre esprit et dans votre chair, mais impossible de mettre des mots clairs et précis sur ce qui se passe. Tout est confus, sauf cette certitude que vous avez que quelque chose d'essentiel est sur les mauvais rails. Et bien plus le temps passait, et plus je ressentais cette certitude face à mon père ou à mon frère. À croire que j'étais une extra-terrestre, une alien dans cette famille. Cette impression-là, je saurais à contrario tout à fait bien la décrire : je me suis sentie toute mon enfance la cinquième roue du carrosse de la famille. Non pas qu'on m'aimait moins ou qu'on me mettait à l'écart, non, c'était encore autre chose. Je ne « fonctionnais » pas comme mes parents et mon frère. Le mode relationnel qui régnait chez nous et qui semblait tout à fait leur convenir, me rendait malheureuse. Tout ce que je faisais, pensais ou éprouvais ne correspondait pas à ce que l'on attendait de moi. Un peu comme un spectateur qui se réjouit à l'avance du bon film qu'il va aller voir au

cinéma, car il a choisi ce film selon son cœur. Le seul hic, c'est qu'il se trompe de salle, et qu'il se retrouve entraîné dans un monde qui lui est totalement étranger, avec des règles qui ne sont pas les siennes, des codes à respecter qu'il ne comprend pas. Pour deux heures de film au cinéma, ce n'est peut-être pas grave. Mais quand c'est votre vie qui est le théâtre de cette mascarade, c'est déjà beaucoup moins drôle...

Me voilà donc avec ce malaise grandissant face à mon père et mon frère. Sans parler évidemment des oncles et des tantes, ceux qui nous détestent et ne pensent qu'à nous faire du mal. Mais avec ces derniers, je peux encore gérer. Ce n'est pas auprès d'eux que j'ai grandi, ce n'est pas eux que j'ai appris à aimer et avec qui je devais vivre malgré tout.

Tu n'as de cesse de me conjurer à faire ma vie, notre vie sans eux, Gildas. Tu vois bien que tout cela me rend terriblement malheureuse, et tu veux le bonheur pour notre famille. Tu me pousses encore de l'avant, tu ne me permets pas de m'appesantir sur tout ce qui m'empêche d'avancer et de grandir. Je sais tout ce que tu fais pour moi depuis des années, mais je ne peux indéfiniment me battre contre les élans de mon cœur. Je peux juste essayer de les dompter un temps.

Tu connais le dicton, n'est-ce pas ? On dit bien que même chassé, le naturel finit toujours par revenir au galop...

C'est en me référant à ce dicton que j'expliquerai comment, après plusieurs mois, puis années de relations mi-figue-mi-raisin entre Pappa et moi, la rupture a fini par être totalement consommée. On ne peut pas se forcer longtemps à faire bonne figure, à paraître quelqu'un que l'on n'est pas, juste pour faire plaisir à l'autre ou pour sauver les apparences. Un jour, forcément, le fossé entre ce que l'on montre et ce que l'on est au plus profond de soi devient trop grand pour continuer ainsi à faire le grand écart. Un nouvel affrontement m'oppose à Pappa, à l'aube de sa nouvelle vie de père et de ma nouvelle vie de mère. Alors que lui et moi allions devenir parents, donner la vie à quelques mois d'écart, nous prenions des chemins de vie radicalement différents. Comme j'aimerais pouvoir accepter cet état de fait sans en souffrir. Comme j'aimerais pouvoir me dire que l'incompatibilité de caractère était trop grande, et que nous devons continuer notre route chacun de notre côté. Mais ce n'est pas si simple. Je cogite, je fais des rêves étranges et je ressasse tout Cela durant mes heures d'insomnie.

Pourtant, si je fais l'état des lieux de ma vie aujourd'hui, il est somme toute bien plus que positif : je suis l'épouse comblée d'un homme que j'aime et que je respecte, nous avons deux adorables petites filles, un petit frère va venir apporter sa touche masculine à la famille dans quelques mois. Sans oublier la foi, à laquelle nous nous sommes éveillés depuis plusieurs années et qui nous apporte tant. Soit, notre parcours professionnel à tous les deux est quelque peu chaotique, et nous avons des ennuis financiers depuis tant d'années. Mais peu importe, nous avons l'essentiel : la santé (ou presque !!), l'amour sincère qui nous unit toi et moi, de beaux enfants, et une famille de cœur à laquelle nous sommes si attachés et réciproquement. Là je parle de nos amis, tu l'auras compris. Le reste ne peut donc que venir s'ajouter à cette longue liste de belles choses, c'est ce que nous nous disons depuis des années.

Sauf que ce fossé entre mon père et moi me ronge et m'empêche d'être totalement heureuse. Et ce depuis des années.

Voilà pourquoi il est temps pour moi d'essayer d'apaiser le cours dévié de cette rivière tumultueuse. Je veux qu'elle devienne un fleuve tranquille qui serpente calmement dans le jardin d'Eden dont je parlais plus tôt. L'apaisement, voilà ce qui m'est indispensable pour

continuer aujourd'hui. Et je ne parviendrai à cet état d'apaisement qu'après avoir laissé mon passé derrière moi.

C'est bien ce que je m'efforce de faire aujourd'hui en couchant mes larmes sur le papier. Je me dois de réussir, pour moi-même et pour vous tous. Et je crois sincèrement que la date butoir que je me suis fixée pour y arriver m'aidera à ne pas me perdre en cours de route.

Cent jours pour...